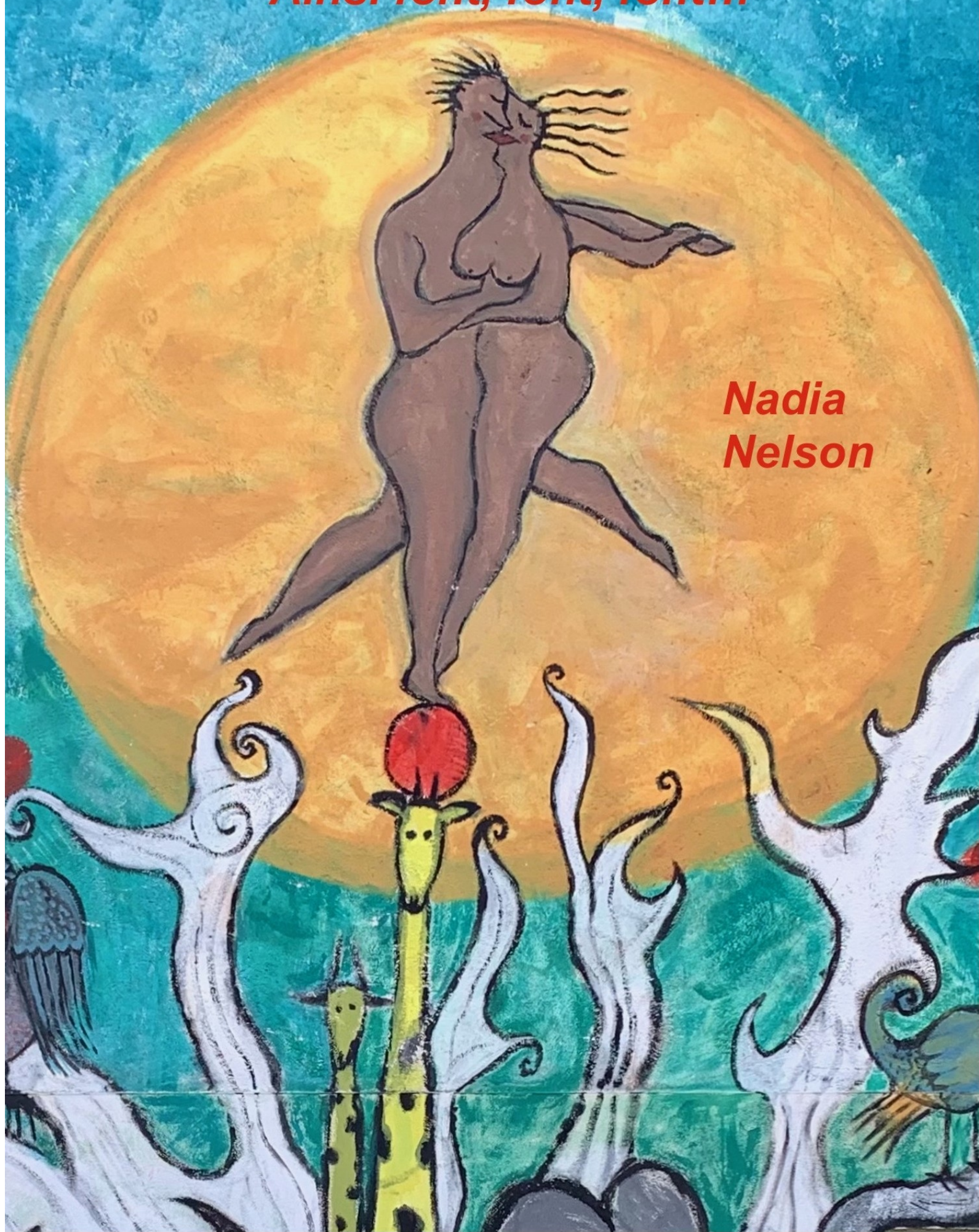


*Ainsi font, font, font...*

*Nadia  
Nelson*





Nadia Nelson

Ainsi font, font, font...

© Nadia Nelson, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-9737-6

**Librinova”**

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

## Mauvaise nouvelle

**Vendredi 13 août 2021**

« La nuit dernière, j'ai rêvé que je marchais sur une plage, complètement nue et sans éprouver la moindre gêne ; j'y croisais des gens habillés, trop habillés, pensais-je, alors qu'il faisait tellement chaud, certains portaient même des pulls ou des pantalons et me faisaient un peu pitié ; dans certains rêves précédents j'avais éprouvé un sentiment de honte absolue à me retrouver marchant dans la rue sans culotte et ce n'était pas le cas ici. »

En me réveillant, j'étais d'humeur guillerette et n'ai pas tout de suite cherché une interprétation, le rêve m'est revenu plus tard dans l'après-midi au moment où je me suis enfin saisie de mon PC pour écrire quelques lignes, une discipline que j'avais décidé de suivre depuis ma récente inscription à un atelier d'écriture dont la consigne était de décrire sa vie quotidienne comme s'il s'agissait d'un roman - ils n'allaient pas être déçus du voyage !

L'impression que j'allais devoir me mettre à nu devant des lecteurs qui potentiellement pourraient rester couverts expliquait le rêve de la plage et l'absence totale d'inhibition que j'avais éprouvé me paraissait de bon augure même si j'avais prétexté tout au long de la journée d'autres activités essentiellement ménagères avant de me décider à poser cette première phrase dans laquelle je me dévoilais déjà énormément...

Mais laissez-moi me présenter, si vous le voulez bien, pour vous faire une idée plus précise des raisons qui me poussent à me déshabiller ainsi, sans gêne, devant vous que je ne connais pas. Tout d'abord, pour lever toute ambiguïté, mon effeuillage ne sera que moral, j'ai 66 ans depuis le 19 août et perdu depuis longtemps mes pudeurs de jeune fille, mon corps ne me déplaît pas, je l'habite en confiance, il me rend de grands services et ne me déçoit pas, je le traite avec respect et veille à ce qu'il soit en forme même un peu ronde. Je l'entretiens sans forcer, en douceur selon la formule latine du *mens sana in corpore sano* et avec tout le respect que je lui dois.

Je m'appelle Diane et j'habite avec mon époux Constant une grande maison à l'orée d'un village de la campagne provençale dans lequel nous nous sommes

unis un dimanche de la Saint-Jean devant un vieux et merveilleux prêtre, moi la païenne, même pas baptisée, mais *Oui devant Dieu, devant les hommes, oui mon amour, je te le donne, oui plus que tout, mieux que personne, je n'aimerai que toi*. Notre beau roman, notre belle histoire tient toujours debout aujourd'hui, après 44 années et les quatre naissances de nos tout petits devenus parents à leur tour. Vous allez penser, tout cela sent bon son joli conte de fées et son eau de rose, et vous aurez raison et complètement tort également car vous le savez bien au fond, les contes de fée se terminent toujours au moment où commence la vraie vie, celle à laquelle on se cogne, celle qui vous fait rêver d'avenir et ressasser le passé, celle qui vous donne envie d'en finir et dont on a si peur qu'elle s'arrête, *la vie, quoi, le bordel*, comme chantait Higelin.

### **Samedi 14 août 2021**

Cet après-midi, à l'heure la plus chaude de la journée - foutu réchauffement climatique - et par une nouvelle manœuvre d'évitement de mon exercice quotidien d'écriture, j'ai rangé ma bibliothèque, ou plutôt, je l'ai dés herbée selon le terme propre au corps des documentalistes dont je faisais partie. Ma ruse a particulièrement bien réussi puisque, fatiguée par tous ces mouvements de manutention, je me suis assoupie brutalement à peine posée sur le canapé, mon ordinateur sur les genoux.

Vingt minutes plus tard je poussai un cri aigu faisant sursauter Constant qui finissait son Sudoku Triple Démon à mes côtés. J'ai balbutié *là, là, une bête*, lui d'un ton paisible et rassurant m'a assuré que *non, il n'en voyait aucune et viens dans mes bras, ma belle* mais je ne l'ai pas cru, j'ai jailli du canapé comme une fusée en détresse, fait valser l'ordi, juré comme un charretier et pu enfin constater de mes propres yeux qu'il n'y avait rien au-dessus de ma tête qui puisse ressembler à l'araignée énorme, noire et très velue qui voulait m'effleurer la joue il y a un instant. Je frissonnais encore de terreur pendant de longues minutes sans pouvoir me calmer, ni me pelotonner dans les bras consolants que m'ouvraient mon époux.

Le cauchemar était récurrent, j'en connaissais le sens lié selon Sigmund à des questions de sexualité, et il ne m'avait pas non plus échappé que j'avais à ce niveau de multiples soucis dont il me faudrait bien un jour faire part à l'un(e) de ses héritier(e)s auto-proclamé(e)s. Ça tombait bien, dans un quart d'heure, j'avais mon rendez-vous téléphonique bi-hebdomadaire avec ma psy, j'allais lui en parler, on verrait bien.

Et on a vu : une demi-heure plus tard, à moitié noyée de sanglots, j'avais réussi à évoquer le pénible évènement qui avait gâché les dernières vacances d'été de mon enfance, à savoir la main douce et chaude de mon oncle adoré remontant lentement sous ma jupette, et ...

### **Dimanche 15 août 2021**

Il n'y a pas eu passage à l'acte en cette belle fin d'été, journée de la Sainte Vierge, alors que nous remontions sur la capitale dans la vieille deudeuche d'oncle Paul, malgré sa proposition très explicite de s'arrêter au bord de la départementale et d'y étendre une grande couverture pour « grignoter un morceau ». Après une période d'absence totale de corps et d'esprit, je pus, sans trembler exagérément remettre sa main sur sa cuisse et décliner poliment sa proposition de pique-nique (piquer, niquer ? ?).

Je n'ai pas fait grand cas de ce qui venait de ne pas se passer sur cette couverture entre ce gentil oncle soixante-huitard et sa blonde et jolie nièce. J'ai même craint sur le coup - qu'il n'avait pas tiré - de lui avoir fait de la peine en refusant ses tendres attentions, n'était-ce pas une preuve après tout de l'affection qu'il m'avait toujours témoignée ?

J'avais 14 ans et savais déjà par Guy Des Cars et ses titres imbéciles, *La maudite*, *La corruptrice*, *La brute*, *L'amoureuse* tout ce qu'une fille est censée savoir du désir des hommes. Des pensées troubles m'empêchaient parfois de m'endormir paisiblement en serrant dans mes bras mon ours en peluche, j'avais lu *L'amant de lady Chatterley* avec la bénédiction de ma grand-mère dont la devise très protestante était *Aux purs, tout est pur* et y avais goûté mes premières émotions sensuelles. Nous étions au mois d'août 1969, année érotique, l'heure était à jouir sans entrave et à faire l'amour, pas la guerre, le mot pédophilie n'avait pas encore été inventé, et donner du plaisir aux très jeunes personnes était considéré comme un comportement ouvert et sans tabou chez certains intellectuels de gauche.

Sans avoir occulté cet « incident », je ne l'avais pour autant raconté à personne et j'avais fait miens les désirs des garçons qui me voulaient, comme la poupée de cire, poupée de son de la chanson de Gainsbarre, en jeune fille bien élevée ne disant jamais non, prêtant mon sexe et mes seins à qui me les demandait gentiment contre quelques mots d'amour, et me croyant *libre sur un fil d'acier quand tout équilibre vient du balancier*. La pilule contraceptive nous

libérait encore davantage, mes aventures amoureuses duraient le temps des vacances, je jetais un garçon pour un autre, en mode Kleenex, me faisant parfois traiter de salope quand il m'arrivait d'en garder deux en même temps, mauvais timing. Je consummais sans compter mais je n'avais déjà plus assez de mes 10 doigts, m'infiltrant parfois en mode sous-marin dans un couple bien établi, peu soucieuse de morale conventionnelle et ne faisant d'histoire ni pour le haut ni pour le bas, comme chantait Goldman.

Mais tout ça, c'était avant : avant le baiser le plus long de l'histoire de mon cinéma, échangé pendant toute la durée du film de Jacques Tati, Mon Oncle - tiens donc - avec mon futur époux et père de mes enfants.

### **Lundi 16 août 2021**

Avant que ce jour de Noël dans la grande salle de cinéma de l'aéroport d'Orly ne réveille mon enfance endormie et ne me transforme en princesse de conte de fée, ma première vie n'avait compté que des mois d'août, entre lesquels je comptais les saisons qui me séparaient du jardin de ma grand-mère, l'odeur de l'allée de buis bordée de muriers, le crissement des pas sur la cour de graviers, la gaieté du ruisseau clair et frais qui longeait la maison et dans lequel on faisait courir des bateaux de papier, le goût croquant de l'épi de maïs revenu à la poêle avec un morceau de beurre et celui de la carotte crue chipée dans le potager, le parfum des zinnias et celui des œillets d'Inde froissés dans la main, les repas de clubs-sandwich, sirops de grenadine et clafoutis à la semoule pris sur la grande table devant la maison avec les cousins et cousines suivis des vaisselles à l'eau froide et ses éclaboussures d'éclats de rire.

Le mois d'août était aussi le mois de mon anniversaire et dès le 16, trois jours avant la date exacte, je sentais monter en moi une excitation extrême en même temps qu'un violent chagrin dû à l'absence systématique de mes parents, qui préféraient la mer en couple à la campagne en famille et qui ne me sacrifiaient qu'une ou deux journées en fin de mois quand ils passaient me rechercher avant de remonter dans leur banlieue parisienne. J'allais choisir un cadeau chez Monmon, rue du Bourg, les Grands Magasins du village, en hésitant pendant des heures joyeuses entre la voiture de pompiers, la figurine qui changeait de couleur en fonction de la météo, le jeu de jokari, les derniers calots pour compléter ma collection de billes.

Je sais, c'était la préhistoire, et non, Alice ma petite fille, nous n'avions pas la